

2009 - Henri Le Saux – Shantivanam – Calcutta

« Tout homme qui a entendu l'appel intérieur doit nécessairement suivre la voie qui mène du connu à l'inconnu. Sur ce chemin l'homme devra se perdre. »

Henri Le Saux, « Sagesse hindoue, mystique chrétienne. »

2009. Cela fait quatre ans que je suis sur les pas d'Henri Le Saux en Inde, avec un arrêt annuel à Shantivanam Kullitalai. L'année 2008 a été celle de ma « montée » à Gangotri à la source du Gange et de mon enfermement en solitude dans le temple de Kumbakonam au Tamil Nadu. En 2019, je continue de penser que chercher, se chercher en vérité, doit mener, comme le dit HLSx, à se perdre, pour trouver, se trouver. Le parcours de Swamiji me passionne toujours autant. Je veux, je voudrais comprendre les ressorts intérieurs qui l'ont poussé aussi loin. Pour moi-même, je cherche toujours « l'impossible à trouver ».

Dès 2006, à chaque fois que cela fut possible, je vais séjourner dans la case qu'occupait HLSx, devenant aux yeux de tous le « suiveur » de Le Saux. Je vais aux offices, je vis en communauté le petit-déjeuner, le dîner et les « tea time » deux fois par jour. Le reste du temps, je suis seul dans cette case ou en longue promenade le long de la Kaveri River.

Dès 2008, je me rapproche beaucoup de la démarche de Sister Sarânda qui, pour raisons sanitaires, quittera Shantivanam fin 2008. Mes déplacements cherchent à partager davantage avec Sister Marie-Louise. Elle me semble au-delà de tous les courants et écoles de pensées véhiculés à Shantivanam. Je ne suis pas destiné à m'inscrire dans une structure de fonctionnement avec des règles, aussi bonnes soient-elles. Mon désir d'indépendance est tel que j'ai un besoin vital de chercher et d'avancer et, surtout, de ne pas me mettre dans des schémas « à la mode » ou « dans le coup ». Le prix à payer pour un tel désir est la solitude que j'assume plus ou moins bien, car j'aime la compagnie, j'aime confronter avec d'autres mes idées, opinions, incertitudes. Quelle que soit la façon dont je m'y prenne, je dérange à chaque fois que je suis avec d'autres. Pourquoi ? Aujourd'hui, je n'ai pas encore de réponse sinon que la particularité de mon parcours atypique dérange les ordres plus ou moins établis, qu'ils soient religieux ou autres. Beaucoup pensent que je veux et que je cherche à avoir raison, ce qui n'est pas exact : je ne fais que dire, avec forte conviction, mes certitudes du moment. Par expérience, je pense qu'une vie dense isole et fait mettre à distance. J'essaie d'assumer cette liberté en sachant que je ne sais pas me soumettre à un groupe ou à une pensée collective, d'autant que je semble toujours avoir une longueur d'avance. Je suis toujours heureux de me retrouver dans la case où a vécu HLSx, c'est un moment de ressourcement et l'entretien d'une Espérance définitive à trouver et à transformer en Certitude. Les moments que je passe avec Sister Marie-Louise sont de réelles perles, des moments en or. Elle m'entend et me reçoit, c'est probablement ce que je cherche le plus.

En avril 2009, me voici pour une dizaine de jours à Shantivanam, avec retrait, silence, balades, recherches et échanges avec Marie-Louise. Lors de ce séjour, je réfléchis sur Vatican II, ne comprenant pas pourquoi l'Église a délaissé ce travail merveilleux que Vatican II a produit. Dans un courrier que ML m'adresse en 2008, elle rappelle une parole de Le Saux : « *En fait devant l'hindou, je n'ose témoigner Jésus car j'ai honte de notre Église qui ne Le voile plus encore qu'Elle ne le révèle...* ». Que dirait-il, en 2019, à l'heure du livre Sodoma et des scandales de tous ordres révélés, montrant une église pervertie et gangrenée de l'intérieur par ceux qui prêchent la bonne parole ?

(Lettre 2 de Marie-Louise d'avril 2009).

A moins d'avoir des œillères, il est évident que l'Église Catholique doit vivre une refonte en profondeur et revenir à Vatican II, ordonner des femmes et prêtres mariés ou célibataires, libérer la sexualité enfermée dans des placards sombres et malodorants. C'est au prix d'une refonte totale du dogme que l'Église vivra. Sans cette révision complète, le risque est de continuer d'être des menteurs peu glorieux pour les peuples ou de disparaître. En tout état de cause, c'est aussi être en dehors du message de Jésus comme elle l'est toujours en 2019, malgré les efforts du Pape François.

Lors de ce passage à Shantivanam, je suis en contact direct et régulier avec Sarānanda qui se trouve dans son monastère en France, à l'Abbaye de Pradines. Elle m'adresse un courrier pour me demander de voir ce que je pourrais lui ramener en France, suite à ma proposition. Je visite sa case pour essayer de trouver ce qu'elle me demande. Ce ne sera pas possible pour différentes raisons. En définitive, la totalité de ses livres iront dans la bibliothèque de l'Ananda Ashram de Sister Marie-Louise. Jusqu'à sa mort, j'entretiendrai avec Sara une relation privilégiée, la visitant lors de chacun de mes retours en France. En ce mois d'avril 2009, elle m'a même appelé à Shantivanam sur mon portable, du fond de son abbaye.

En avril 2009, je rentre à Kavali via Pondichéry / Mahābalipuram / Chennai. Chaque année, je m'arrête plusieurs fois en ces lieux. Ce sont des arrêts nécessaires pour recharger les batteries. A Pondy ou Mahābalipuram (le « Saint-Tropez » de la côte de Chennai), je ne me suis jamais senti à l'aise, je m'y sens très loin de la vie indienne que je vis à Kavali. Ces moments passés dans ces hôtels et restaurants occidentalisés me permettent de retrouver l'occidental que je suis et de me reposer après ce que je m'impose comme dure et difficile discipline à Kavali, en immersion indienne totale. Je me suis toujours senti coupable de m'offrir de tels moments en connaissant la vie de ces miséreuses et miséreux qui savent, eux, faire naître l'espace de joie et de bonheur. Nous n'y accédons plus en Occident à force d'avoir trop reçu, « *heureux les pauvres....* ».

Jusqu'en 2018, année de mon retour en France, je suis allé tous les ans me retirer plusieurs jours à Shantivanam et rendre visite à l'abbaye de Kergonan. Puis, à partir de 2009, chaque année, je visitais au moins une fois Sister Sara à Pradines. Jusqu'à son dernier jour, je suis resté en contact suivi et régulier avec elle. Si je l'oubliais, elle se chargeait de me rappeler à l'ordre en me téléphonant où que je sois. Une immense joie d'avoir eu et connu une telle Amie de cœur à cœur. Qu'elle me manque en 2019 !

Pour autant, dès 2009, je m'interroge sur la nécessité de continuer d'aller à Shantivanam. Je voudrais pouvoir passer à « autre chose » ; de plus, dans mon esprit, Shantivanam ne correspond pas à ce que je recherche (et que je n'ai toujours pas trouvé !...). Je pense tout naturellement à Frère Gaston que j'ai rencontré en 2004 à Shantivanam. Nous avons un peu échangé. Je savais qu'à cette époque, il ne recevait que très peu de monde, connaissant le coût qu'il faut payer pour recevoir en Inde quand on a un engagement prenant. Il est toujours au détriment de celles et ceux que l'on essaie d'aimer et d'aider.

Comme je l'ai déjà dit, Gaston fait partie de la congrégation du Prado, il est engagé en Inde depuis des années où il a vécu, dans le golfe du Bengale, prêtant son aide à une multitude d'ONG luttant contre fléaux et autres catastrophes naturelles ailleurs qu'au Bengale. A la suite de sa rencontre avec l'écrivain journaliste Dominique Lapierre, il sera le héros romancé de son livre, mis ensuite en scène pour le cinéma, « *La Cité de la Joie* ». Gaston ne s'est jamais retrouvé dans le tableau qu'a fait de lui Dominique Lapierre. Pourtant, ils sont devenus des amis et ont réalisé des choses

extraordinaires dans cette région. Gaston offrait sa disponibilité totale et DLP, toujours accompagné de son épouse Dominique. Avec la quasi totalité de ses droits d'auteurs, ensemble, ils arrivaient à faire vivre des milliers de personnes.

Je suis poussé par l'idée de le rencontrer, tant pour sa démarche humanitaire jusqu'au-boutiste que pour sa recherche permanente de l'Unique, du Un, de Dieu. Je me dis qu'il pourrait être celui qui m'aide et me conseille pour le travail entrepris à Kavali, une forme de Maître « à chercher le Divin ». Le Guru viendrait, dit-on, lorsque le disciple est prêt. Il faut croire que je ne l'étais pas car Gaston me fit rapidement comprendre qu'il ne saurait jamais être mon Guru. Pour autant, après différents échanges, il accepte que je vienne passer quelques jours chez lui dans son antre, la famille ICOD, que j'appellerai rapidement « l'Arche de Gaston ».

En ce mois d'octobre 2009, je prends l'avion pour Calcutta où Frère Markus m'attend à l'aéroport pour me conduire à destination. Je suis rempli de joie et persuadé que je vais me remotiver et me « retaper » en venant à Gaston. Je sors de ces quelques jours complètement épuisé.

A la sortie de l'aéroport, je suis attendu « à l'indienne. Markus vient m'accueillir avec les enfants du centre ICOD. On me remet les fleurs et les guirlandes traditionnelles et comme il est plus de midi, j'offre un repas improvisé dans un fastfood en face de l'aéroport. Les enfants en sont ravis. C'est ensuite le départ pour « l'Arche de Gaston ». Il faut traverser Calcutta, le pont d'Howrah situé sur le Gange et, ensuite, il y a encore près de deux heures de voiture à travers la campagne bengalie. Bien que fatigué du voyage depuis Kavali, je me régale des paysages qui me sont nouveaux. Même si je ne viens pas à Calcutta pour la première fois, je n'ai de cesse de poser des questions à Markus pour connaître et savoir. Markus a connu Gaston lorsqu'il était enfant, il est né au Jharkhand, l'un des pays les plus pauvres d'Inde, il est d'origine tribale. Il est avec Gaston depuis plusieurs décennies et il est devenu Frère de la Congrégation du Prado. J'ai effectué un voyage en France avec lui et je suis revenu avec lui à Calcutta après l'avoir cherché au Prado. Lui-même s'est déplacé en Andhra Pradesh à Kavali pour connaître notre travail médico-social.

I.C.O.D. signifie « *Interreligious Centre of Development* », en français « *Centre interreligieux de développement* ». Il se trouve à plus de 50 km de Calcutta à l'intérieur des terres, à Gohalapota dans le district de Howrah, non loin d'Ulubāria. Durant des décennies, Gaston a œuvré et créé des ONG, un nombre très important au Bengale, toutes luttant pour les défavorisés de tous ordres. Avec son ami Woab, il a créé un centre hospitalier très important et mis en place, avec l'aide financière de Dominique Lapierre, des bateaux-hôpitaux pour sillonner les centaines d'îles de l'estuaire du Gange se jetant dans le golfe du Bengale. Ces bateaux-hôpitaux permettent à des milliers de personnes d'avoir accès aux soins et de pouvoir être médicalement suivis.

C'est vers l'année 2004 que Gaston, aidé d'une équipe qui le suit depuis toujours, dont Markus et Gopa, crée I.C.O.D. au bénéfice des perdus des plus perdus, des plus pauvres, des plus miséreux, des plus laissés pour compte. C'est pour s'occuper de cette population humaine qu'à 72 ans, Gaston ose cette démarche impossible mais vraie. En 2019, au moment où j'écris ces lignes, il est toujours actif. A plus de 82 ans, il visite encore le centre en fauteuil sur roues et à pédales actionné avec les mains, ses jambes ne suivent plus ! S'il y a certainement une démarche interreligieuse, l'essentiel de l'action d'ICOD est de créer une famille, des soins, une éducation dans la joie de vivre pour plus de 200 personnes, enfants et adultes, les plus démunis. Je recommande le livre d'un Iranien, Majid Rahnema « *Quand la misère chasse la pauvreté* ». C'est de cela qu'il s'agit. Depuis plus de quinze ans, Gaston et

son équipe de ICOD s'occupent de personnes plus pauvres que les pauvres, j'ajoute plus miséreux que tous les miséreux que j'ai rencontrés. Il vit avec eux et leur permet de vivre.

Alors que je viens parler avec l'homme Gaston pour mon intérêt à la chose religieuse et pour des conseils socio-médicaux, je suis, dès mon arrivée, pris aux tripes par « l'Arche de Gaston ». En cette année 2009, la santé de Gaston a des hauts et des bas. Tous les matins vers 7h, nous nous retrouvons pour une prière commune dans son petit oratoire et, dans la journée, selon sa disponibilité, nous avons un entretien. Lors de cette première visite, je n'insiste pas. Je sais, pour le vivre à Kavali, que gérer une structure au service des démunis est un travail et une responsabilité de 24 heures sur 24, il n'y a pas une seconde de repos ou de répit. Aujourd'hui, en 2019, plus d'un an après mon retour en France, je mesure l'effort physique et psychique énorme demandé à mon corps et à mon esprit depuis plus de quinze ans sous les tropiques. Gaston y est depuis plusieurs décennies !

Nous avons de formidables échanges lorsqu'on se parle de cœur à cœur, nul besoin de longs discours, le temps est dilaté, même le silence parle. C'est lors de ce séjour qu'il me dit « *Tu es une des rares personnes avec qui je peux aller aussi loin sur le plan spirituel et religieux* ». Nous parlons de HLSx et de Jules Monchanin. Venant de lui, j'ai trouvé ces mots comme un cadeau du Ciel. Une fois informé en détail de notre action, il me confirme que nous sommes sur le bon chemin.

Son soutien est pour moi une source d'énergie dans tous les domaines, c'est encore le cas en 2019. Lors de mon retour en France, il m'adresse un long courrier dans lequel je peux percevoir la compréhension de ma démarche de retour au réel. Ses propos sont une aide certaine, il sait de quoi il parle et de quoi je parle. Moi aussi je ne peux échanger qu'avec très peu de personnes et c'est un poids de ne pouvoir le faire.

En règle générale, les visiteurs reçus à ICOD ne dorment pas au centre, il n'y a aucune structure d'accueil. Markus s'occupe des jeunes garçons (une vingtaine) et d'une dizaine d'adultes. Dans ce groupe masculin, il y a de tout, des malades mentaux, adultes ou enfants, des adultes paumés, des enfants ramassés dans la rue ou dans la gare de Calcutta ou d'Howrah. Markus me cède sa chambre directement attenante au dortoir où logent les adultes à même le sol. Un confort à minima, à l'indienne, sous les tropiques, une humidité permanente et éprouvante après la mousson. Je déjeune et mange avec eux. Les jeunes enfants sont dans un bâtiment à part, ils éprouvent un plaisir énorme à ce que l'étranger blanc partage leur vie. En 2019, ils sont tous âgés de vingt ans ou plus... je ne peux pas faire une publication Facebook sans qu'ils « likent » ou m'appellent via WhatsApp !

Vivre au milieu d'eux, partager le dortoir, le sommeil, les repas, vivre la journée dans la cour avec eux a été très éprouvant. Les moments vécus ne sont pas ou peu restituables. Je sais simplement que l'occidental que je suis ne peut pas, ne pourra jamais, vivre leur condition. Quelle que soit ma bonne volonté, les habitudes enracinées en moi de propreté, de nourriture, de sommeil dans un lit, d'hygiène et autres sont si profondément inscrites en moi que vivre leur vie, ne serait-ce que quelques jours, ne peut se faire sans souffrances psychiques et physiques. Avec le recul, cela a représenté une forte expérience me permettant de savoir que les discours, aussi beaux soient-ils, ne permettent jamais de vivre la condition de la misère... Une misère dont je ne suis pas certain qu'ils en aient conscience car, en plus, ils ont le privilège d'être pris en charge par l'association de Gaston. Ces mots de Gandhi, « *s'astreindre quelques heures par jour à vivre la condition des pauvres, pour la comprendre* », même cela ne suffit pas à être « eux », être avec eux et dans cette misère. Il faudrait

être eux, ce qui est impossible : le vœu de pauvreté choisie n'a rien à voir avec être pauvre et, dans la misère, c'est même un choix de luxe. Pour avoir vécu avec eux, près d'eux, qu'est-ce que j'en retiens? Ils ne savent pas ce que signifie « avoir », ce que nous appelons « bonheur », ils sont en survie permanente depuis leur enfance. De ce fait, le peu qui leur arrive est une joie sans nom, un paradis momentané, et ils le rendent bien, par leur joie et leur sourire, des joies que nous ne connaissons pas, ou plus. Dans mon enfance, j'ai connu la pauvreté. Lorsqu'on en a conscience, on n'est déjà plus pauvre, on refuse même l'aide. Eux, elles, ne connaissent pas cela, ils se trouvent en telle situation de survie que la moindre chose positive est une joie immense. Nos textes chrétiens peuvent-ils pour autant dire « *Heureux les Pauvres...* » ? Est-ce que ces paroles ne sont pas des mots de « non pauvres » destinés à ceux qui le sont ? Une démarche trop simpliste et trop facile ? Une chose est certaine, avec Udai, Raju, Ram et tant d'autres, diminués ou malades dit « mentaux », j'ai vécu d'exceptionnels moments de partage, comme je n'en vis aucun en France depuis que je suis rentré car tout le monde vit, au mieux artificiellement, au pire replié sur lui-même. Le manque d'hygiène en Inde, même si je finirai par m'y faire, voire à prendre moi-même de mauvaises habitudes, sera toujours le plus dur à surmonter... Je pense qu'en Inde, il faudra des décennies pour dépasser ce manque d'hygiène. J'ai essayé dans nos deux centres médicaux, sans succès. J'observais les règles de vie que ceux d'ICOD, avec Markus, essayaient de mettre en place et d'appliquer, nourriture, prières, sorties, toilettes... Par rapport à ce qu'ils avaient pu vivre dans la rue, il n'y avait aucune comparaison. Pour autant, je trouvais que la vie dans une telle promiscuité n'était pas sans risques, surtout pour les enfants. J'en ai parlé à Gaston qui a certainement dû y remédier. Ces enfants sont formidables de vie, ils vont à l'école et promettent une dynamique de résilience extraordinaire. Souvent, je pense à nos jeunes en France qui perdent le moral pour un oui ou un non. Ces jeunes, qui viennent du plus bas du plus bas, ont une envie de vivre inimaginable. Avons-nous trop gâté nos enfants ? Cela dit, je ne suis pas dupe, la vie ne s'arrête pas à l'adolescence, ils auront des moments très difficiles à vivre, surtout dans la mondialisation matérielle si inhumaine. Je passe mes journées avec eux, parmi eux, et je prends de longs moments de retrait, non loin du centre, dans la végétation tropicale, au bord d'une rivière. Je suis sonné par l'ambiance, je me posais déjà tant de questions avant de venir ici, je croyais les résoudre avec Gaston. En fait, je me surajoute d'autres questions existentielles.

Je remercie vivement Markus qui, durant mon séjour, a été un guide parfait, me faisant comprendre le travail social qu'ils réalisaient avec Gaston. Nous visitons de nombreuses autres ONG, une qui lutte contre les méfaits de la tuberculose, une association qui donne tout son temps aux enfants handicapés physiques ou mentaux, un centre de soins gigantesque qui agit dans la baie de Calcutta et sur les îles du delta du Gange. Nous rencontrons les enfants et autres migrants qui font des briques de terre pour un salaire de misère. Si je rajoute le cadre des « paumés » de Icod, tout y est pour accentuer la déprime que j'avais en venant dans l'espoir de trouver du réconfort spirituel chez Gaston et un chemin de joie à agir socialement. Je cherche des réponses là où il n'y en a certainement pas.

La question qui m'anime en ce mois d'octobre 2009 (et qui m'anime toujours en 2019) est comment réunir, unir, fusionner, mon désir et mon action sociale « pour l'autre », avec mon désir intérieur « Être avec le Divin » ? Il me semble qu'au plus loin que je remonte en moi, ces deux désirs, « chercher Dieu » et « aider / aimer mon prochain/l'autre », ont toujours été en moi très proches sans jamais se rencontrer et faire Un. En venant à Gaston, le sachant « homme de foi consacré » et

« travailleur social », je cherchais la panacée. En inconscience, j'étais persuadé qu'il me remettrait « la clef de Dieu et du Bien Être ».

Lors de ce séjour, à chaque fois que je le peux, je me retire seul, je prends des notes. J'ai égaré le carnet, comme par hasard ! En fait, je souffre encore plus qu'en arrivant. Je comprends que je repartirai sans aucune solution, sinon avec encore plus de questions et de souffrance.

Tant sur le plan du « travail social » que du « chemin spirituel », je ne peux qu'apprendre de Gaston. Il est mon aîné et, dans le chemin que j'ai choisi, il me précède de pas mal de coudées. A sa manière, il me fait comprendre, et me fait encore comprendre en 2019, qu'il n'y a pas et qu'il n'y aura jamais de solution tout faite. C'est à chacun de trouver, non pas la solution qui n'existe probablement pas, mais une acceptation de notre impuissance. En l'acceptant, peut-être pouvons-nous être plus apaisés et plus disponibles à l'Autre, sous toutes ses formes.

En ce mois de novembre 2019, je reste bloqué plusieurs semaines dans la rédaction de ce texte. Grâce à un échange avec Gaston, je retrouve le chemin du clavier, du stylo. Je lui dis que depuis mon retour d'Inde, il est le seul avec qui je peux échanger aussi loin. Et c'est la réalité, je ne peux confronter mon expérience vécue, pas plus que ma recherche intérieure avec quiconque. Heureusement que Catherine, mon épouse, comprend et accepte « le fou de la vie » que je suis.

Aujourd'hui j'en suis au même point. J'ai globalement arrêté mon engagement dit « humanitaire », provoquant un grand vide. Je me suis remis en question sur ma recherche du « Divin », encore plus du fait que ce questionnement religieux est dans l'air du temps. Et pourtant, j'ai toujours en moi La Certitude du Divin, la Conviction que cette Recherche passe par l'Amour de l'Autre. Si je n'ai toujours pas trouvé le chemin de la réunion de ces deux pôles, l'Union de ma personne, je ne désespère pas. Je traverse, depuis mon retour d'Inde, un énorme trou d'air. Pourtant, ces deux aspects de ma personne, même clivés, restent entiers, « Chercher Dieu » et « Aimer concrètement l'Autre ». Je travaille pour l'Unification, le Un de ma personne par un autre chemin. J'y reviendrai plus tard.

Je termine mon séjour chez Gaston confronté au travail social réalisé pour le groupe des femmes. Des femmes dans une misère sans nom, malades mentales, au passé si fracassé que tout Occidental ne pourrait pas comprendre. Gaston, comme moi, savons que cette goutte d'eau change tout et ne change rien. Il fallait le faire. *« Je pense savoir un peu, mon Grand Frère Gaston, les traversées douloureuses que tu as dû vivre et vis encore. Pour ma part, je te remercie de ce que tu es, tout simplement. Tu me confirmes mon chemin, avec mes souffrances, mes doutes, mes péchés, mes prétentions, et rien qu'en pensant à toi, je sais que cela en vaut la peine et que « ma déchirure intérieure » est non seulement normale mais qu'elle est nécessaire ».*

« Tu m'écris avec une perception tellement juste « Joie rime avec Croix ». Nous échangeons au sujet de Lacan et de son frère Marc-François qui était bénédictin. Jacques Lacan irait dans le même sens, l'effet de parole, du discours, font bien rimer « Joie et Croix »... Ils sont inséparables et Jésus nous l'a montré par le témoignage de sa vie. Pour ma part, j'ai coutume de dire « Aimer c'est souffrir » et je n'en démords toujours pas.

En ce début novembre 2009, je quitte Icod/Howrah pour passer une nuit à Calcutta avant de reprendre mon avion pour Chennai / Kavali. Étant à bout, je décide de passer une nuit dans l'un des plus grands hôtels de Calcutta, l'Oberoi Hôtel. Je suis vraiment épuisé et je pense pouvoir ainsi me retaper et récupérer un peu. L'hôtel est à la démesure des différences en Inde. Pourtant, j'éprouve

une joie physique de me retrouver dans le propre, le beau. Je n'ai même pas la force d'aller au restaurant, je commande un plateau dans la chambre magnifique où je me suis affalé, avachi par tant d'émotions et de contre émotions. On me sert sur un chariot digne des Rois mages, avec des cloches en argent ! Je suis heureux d'avoir un filet de bœuf et des frites... je ne me souvenais même plus que cela existait, et un verre de vin rouge... J'y toucherai à peine... cela ne passe pas... Je m'endors à bout, épuisé, sans jamais avoir vraiment profité de cet hôtel. Vingt-quatre heures après, je prends l'avion pour Chennai et le train pour Kavali où j'arrive plus épuisé que je n'étais parti, avec encore plus de questionnements qu'avant.

Donner, se donner, ce n'est pas recevoir. Ce n'est pas parce que l'on donne ou se donne qu'il y a réciprocité avec recevoir. Au contraire. Il faut continuer de souffrir pour espérer et accepter que vivre, c'est justement donner vers l'Autre. Ainsi, nous pouvons regarder notre vie comme essayant d'être pleine, pleinement Humaine vers le Divin.